

La malaria de l'art

Pierre Vadeboncoeur

Volume 27, numéro 6 (162), décembre 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31317ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1985). La malaria de l'art. *Liberté*, 27(6), 106–107.

PIERRE VADEBONCOEUR

La malaria de l'art

L'époque possède une fâcheuse propension à prendre pour modèles les turpitudes dont elle est capable. Les hontes ne sont certes pas particulières à notre époque, mais quelque chose semble assez spécial au temps présent: elles tendent non seulement à se multiplier, mais à s'établir et à fonder les pratiques ultérieures, en droit pour ainsi dire. Elles deviennent des faits constants et dominants dans nos cultures, puis alors elles en deviennent les normes, les standards. Autant dire les principes. Ceux-ci s'abaissent en conséquence. Le principe, dans nos sociétés, est souvent une simple reproduction du fait.

C'est là ce qu'on n'a pas l'habitude d'examiner comme un phénomène, d'où il suit qu'il n'a guère été décrit. Ou bien on ne le remarque pas, ou encore on s'y abandonne complaisamment, ou bien quelques-uns (ou des groupes) le condamnent au nom d'idées auxquelles personne d'autre ne croit. Dans tous ces cas, il ne serait pas indifférent qu'on l'étudie plutôt comme un objet, pour voir, à défaut d'autres visées, comment diable ce phénomène est fait.

Prenons l'exemple du cinéma, parce que rien ne ressemble davantage à la société actuelle. D'ailleurs, j'affectionne l'exemple du cinéma, parce que c'est un veau auquel quasi tout le monde sacrifie.

Ce qui est frappant à ce sujet dans le cinéma, c'est que ses mœurs ont considérablement pesé dans son évolution, et ses mœurs, conditionnées par l'intérêt marchand et conséquemment par la canaille,

sont ce qu'on voit bien qu'elles sont. Mais qu'en est-il? Voilà un art sur lequel on n'a pas craint de faire jouer sans répit quelque chose de radicalement contraire à l'art: la volonté de racolage de public — et par un moyen aussi contraire à l'art: l'emploi systématique de ce qui supprime tout langage médiatique sous l'effet de l'agression luxurieuse, et j'entends ici tout aussi bien luxure de la violence directe, du sadisme et d'autres facteurs fort efficaces d'enfermement des individus entre les quatre murs de l'existence primaire. La vie réelle rentre alors par effraction dans la conscience et la remplit entièrement, et elle la bloque. Il n'y a plus d'art. Il y a, revenue en force, de l'existence brute. C'est exactement l'opposé.

L'existence brute investit l'art, le parasite, le fait éclater, l'anéantit. C'est tout à fait la malaria de l'art.

Mais ce qui arrive avec le cinéma est ce qui arrive avec la société. Nous sommes dans une époque où les dégradations s'installent et où, à partir de là, elles deviennent plus ou moins les stencils de la pensée commune. Curieuse transposition d'effets devenant causes, ou de faits inférieurs devenant exemplaires. Voilà peut-être analysé le principe de la décadence.

Ces conséquences seraient impossibles dans une civilisation ayant une forme, dans des sociétés ne souffrant pas d'un déficit philosophique inouï. Mais on les observe partout. La société s'imite aujourd'hui telle que tout simplement elle se mire.

Deux petits livres très différents l'un de l'autre, en août, m'ont fait reprendre pied dans un autre univers, qui est aussi celui de l'enchantement: *Les Mamelles de Tirésias*, une pièce d'Apollinaire, et *Agonie*, le roman de Jacques Brault. Pas une once de volonté d'exploitation. Le contraire, assurément. La poésie. La grâce.